Impressions Avenue Bourguiba

14 février 2011

Impression étrange d'une ville où rien n'a changé ou presque et où, pourtant, tout est différent.

Quelque chose dans l'ambiance urbaine qui n'est plus comme avant.

La « rumeur », ce bruit indéfinissable et qui remplit pourtant l'espace sonore de l'avenue, n'est plus la même. Comme si la main experte d'un accordeur avait créé une nouvelle harmonie entre ces voix multiples, autrefois résignées et indifférentes les unes aux autres, et aujourd'hui rassemblées par un désir commun.

Plus difficile encore à définir est la manière nouvelle dont les gens occupent l'espace public.

Disparues ces silhouettes immobiles, isolées, qui semblaient condamnées à s'ennuyer sur le trottoir en regardant passer le temps.

Disparue cette méfiance, pour ne pas dire cette peur, qui se lisait dans les regards, comme si même la manière dont on portait les yeux autour de soi pouvait être suspecte.

Disparue, bien sûr, cette interdiction de partager une conversation à plus de trois personnes. Et, de toute manière, que pouvait-on dire quand des oreilles espionnes étaient toujours là quelque part ?

Devant le théâtre municipal, un bon millier de personnes fêtent la « Sainte-Révolution ». Un mois jour pour jour après le 14 janvier, la Saint-Valentin a cédé la place à une actualité plus importante.

Mais dans le reste de l'avenue, la vie continue comme avant. Il fait beau. Les terrasses des cafés sont donc pleines. Beaucoup de femmes. Certaines portent le voile, d'autres non. Ni plus ni moins qu'avant. Là aussi, rien n'a changé. Et pourtant…

Comment la liberté d'expression se lit-elle sur un visage, même silencieux ?

Chacun consomme son café comme avant. Aucun empressement de la part des serveurs. Alors que sur les terrasses parisiennes il est de plus en plus fréquent qu'on vous demande de payer avant de consommer, de peur que vous ne partiez en courant, ici on ne vous demande rien. Le client appelle le garçon pour régler sa note avant de partir, sans se presser, comme d'habitude.

Mais alors, à quoi servaient tous ces policiers, en uniforme ou en civil, qui *occupaient* littéralement l'espace public ?

Car si quelque chose a vraiment changé, en plus de la disparition de ces innombrables et pesantes photos d'un narcissique président, c'est l'absence quasi-totale de la police. Les blindés de l'armée sont là, bien visibles. Ils rassurent. Mais ils n'interviennent pas dans la vie quotidienne de la rue dont ils sont d'ailleurs séparés par des rangées de barbelés. Les militaires ne sont pas là pour arrêter d'éventuels voleurs à la tire et encore moins des clients indélicats qui partiraient sans payer.

Pourtant la vie continue.

Comme si une ville pouvait fonctionner sans police. Mais qu'est-ce qu'ils sont en train de démontrer au monde entier ces Tunisiens ?

Tunis, Paris, 17 fevrier 2011, Roland Vidal

Sur le bas de l'avenue, rien n'a changé, et pourtant tout est différent

Devant le Théâtre municipal…

… une banderolle annonçant la «Sainte-Révolution» traverse la foule

Aux points stratégiques de l’avenue, l’armée, présente et bien visible, reste en retrait

Un groupe de jeunes Tunsiens, fiers d’avoir un ami militaire

La vitrine recomposée de la Grande Librairie
Des livres édités en France et qui en disent plus long que certains discours

Sur l'ancienne Place du 7 Novembre, rebaptisée «Place du Martyr Mohammed Bouazizi», un drapeau tunisien remplace l'une des innombrables publicités pour le président déchu

Plus haut, à l'entrée de la Médina, des «vendeurs ambulants» occupent eux aussi l'espace public, mais après la vente, on nettoie la place

«I love Tunisia», le drapeau de la Tunisie et, en fond sonore, «Humat Al-Hima», l'hymne national chanté par une foule qui applaudit.

Autant de messages qui n'étaient pas interdits dans l'ancien régime et qui pourtant, aujourd'hui, sont les principaux symboles de la Révolution.